

La Maison«Dieu, 158, 1984, 149-156

P. Th. CAMELOT

NOTES DE LECTURE

I

LE MYSTÈRE EUCHARISTIQUE

A propos de : Antonio PIOLANTI, *Il Mistero Eucaristico*, 3^e éd. revue et augmentée. Pontificia Academia Teologica Romana, Libreria Editrice Vaticana, 1983, 679 p., 17 × 24.

COMMENT prétendre rendre compte en quelques pages d'un ouvrage aussi considérable ? L'éminent professeur émérite de l'Université du Latran et de l'Urbaniana nous donne ici la troisième édition, augmentée de plus de 170 pages nouvelles (2^e éd., 1958), de ce livre, qui est vraiment une Somme de l'Eucharistie. Le lecteur est tout d'abord impressionné par l'importance de la bibliographie (8 pages pleines au début de l'Introduction, et encore quelques pages avant chaque chapitre) : cela montre à quel point le mystère de l'eucharistie a suscité réflexions, discussions, et même querelles, au long de l'histoire de l'Église et de la théologie — et cela montre aussi l'étonnante érudition de l'auteur et son souci de ne rien laisser échapper de ces problèmes.

Après des « prolégomènes » de quelque cent pages, qui, en face des positions de la critique « indépendante », traitent de la véritable origine de l'eucharistie, et montrent la signification de celle-ci d'après l'Ancien et le Nouveau Testament, il aborde son sujet en trois parties, logiquement articulées : la présence réelle, le sacrifice, le sacrement. On aurait pu choisir un autre plan, qui serait à peu près celui de S. Thomas, selon la théologie de S. Augustin, et après lui celle de S. Thomas lui-même : le triple aspect du « sacrement » : *sacramentum*, signe (ici la matière et la forme, le ministre), *res et sacramentum* (la présence réelle, et par rapport à celle-ci, la transsubstantiation), *res*, la réalité ultime signifiée et réalisée (la grâce de la communion et l'unité de l'Église).

L'auteur commence par réfléchir sur le mystère de la présence réelle, « la vérité de la présence réelle » (p. 95). Il rappelle les termes de la définition du Concile de Trente : « présent vraiment, réellement, substantiellement », qui écartent l'idée d'une présence purement symbolique, virtuelle, non substantielle. Ici il revient avec quelques détails sur la controverse bérengarienne et ses prolongements jusqu'aux réformateurs (p. 102-110).

Après être revenu à l'Écriture (on s'attendait peut-être à ce qu'il commence par là !), et à la parole de Jésus sur laquelle est fondée cette vérité (« *Hoc est corpus meum...* »), il discute les interprétations qui en ont été données (je remarque les pp. 141-147 sur les « mystères »). Puis il passe au développement de la doctrine sur l'eucharistie (p. 149-212), qu'il présente rapidement, très rapidement (v. p. ex. la page 211, simple énumération de noms, qui vont de Paschase Radbert et Ratramne jusqu'à Richard de Médiéville. Je remarque d'ailleurs les pp. 209-210 sur S. Augustin).

Deux pages de synthèse montrent avec ferveur les « convenances » de la présence réelle, mais j'avoue que les éloquentes considérations de V. de Contenson, o.p. (+ 1674) ne « passent » plus !

Le chapitre suivant (II) en vient à la transsubstantiation, « voie vers la présence réelle » ; la suite est logique : c'est par la transsubstantiation que le Christ est présent dans l'eucharistie. L'auteur rappelle et précise le vocabulaire de la « conversion », dont la transsubstantiation est un cas « singulier » (p. 221),

conversion dans l'ordre métaphysique, vrai changement d'une forme dans une autre, d'une matière dans une autre (*ib.*). Comme dans le chapitre précédent, on rappelle brièvement les thèses des Réformés, et les enseignements du Magistère, depuis les définitions du Concile de Trente jusqu'à l'encyclique de Paul VI, *Mysterium fidei*, et son « *Credo* du peuple de Dieu ». Se référant au témoignage de la tradition, l'auteur cite quelques beaux textes patristiques, et s'arrête longuement à une homélie de Fauste de Riez (pp. 230-234 ; on ne voit pas très bien la raison de ce choix). De ces témoignages, il peut conclure, en une formule audacieuse, que « la doctrine de la transsubstantiation est née avec l'Église » (p. 234). Je ne m'arrêterai pas ici à la recherche systématique sur l'essence de la transsubstantiation (p. 237) et aux pages où M^{gr} Piolanti expose clairement la doctrine de S. Thomas, puis celle des scolastiques du XVII^e s. (Suarez, Lessius). Examinant ces diverses thèses du point de vue tant théologique que philosophique, il conclut que « la doctrine de S. Thomas est ce que la raison humaine peut dire de mieux sur un si haut mystère » (p. 262), et on doit la regarder comme « traditionnelle » (p. 263, n. 4).

Un court chapitre expose clairement les essais récents (transsignification, transfinalisation), dont les auteurs n'ont nullement l'intention de nier la vérité de la transsubstantiation, mais seulement d'en chercher une explication avec une « clé » empruntée à la philosophie moderne, phénoménologiste, existentialiste : là, en effet est le problème ; problème important. M^{gr} Piolanti reconnaît la valeur de certaines intuitions, mais en présente clairement les insuffisances et les inexactitudes (p. 278). Il se réfère ici à *Mysterium fidei* pour reconnaître « l'intégration doctrinale » (il faut sans doute comprendre, à travers l'italien *integrazione*, l'intégrité ?), de ces théories, qui sont erronées dans la mesure où elles seraient présentées d'une manière exclusive (p. 287) ; elles ne sauraient prétendre se substituer à la doctrine définie de la transsubstantiation.

On peut passer plus vite sur les chapitres suivants, sur le *mode* de la présence réelle, *per modum substantiae* ; la substance du corps du Christ est présente sous un mode singulier, de « sacrement » ; — et sur la permanence des « espèces », condition nécessaire de la présence réelle. On remarquera ici la précision

métaphysique des concepts et des termes, qui seule permet une visée juste du mystère. Mais on peut se demander aussi comment faire passer dans la catéchèse et la prédication au peuple chrétien une précision aussi métaphysique ?

Puis nous abordons la question difficile, mais très intéressante du « symbole et de la réalité » dans le mystère eucharistique. Il n'y avait pas à faire ici une étude historique sur ce thème à travers la patristique ; mais il était nécessaire de rappeler que pour l'école d'Alexandrie, comme aussi bien pour S. Augustin, ces deux termes ne s'opposent pas, comme est tentée de le croire une pensée trop rationaliste, voire matérialiste ; il faut constater que sur ce point, notre vocabulaire s'est bien dévalué ! A la différence d'un simple signe (ou d'un signal), le symbole *est* déjà la réalité qu'il signifie, et dont il fait entrevoir la profondeur.

A propos du symbolisme, M^{gr} Piolanti cite longuement et discute l'hypothèse proposée par un auteur « anonyme »¹, qui à vrai dire dépasse la question du symbole, mais qui, en insistant sur la présence « spirituelle », « pneumatique », risque de compromettre la pleine réalité de cette présence. Il y aurait ici beaucoup à dire sur la présence du Corps glorifié du Ressuscité (cf. p. 357, nn. 40-42). Il y a ici une intuition qui demande examen.

La deuxième partie, plus courte (pp. 375-556), parlera du *sacrifice* eucharistique, vrai sacrifice de la Nouvelle Alliance. M^{gr} Piolanti s'arrête quelque peu à des théologies récentes, par exemple celle du P. de la Taille, sur l'unique sacrifice du Christ, offert à la Cène, immolé à la Croix, consommé au Ciel (p. 428). Si logiquement construite que soit cette thèse, elle n'a aucun fondement dans l'Écriture ni dans la Tradition, ni dans l'enseignement du Magistère (Concile de Trente). Il discute longuement des thèses plus récentes, celle de Dom A. Stolz (pp. 444-452), ou de Dom O. Casel, « théologie géniale, mais sans fondement » (p. 466) : les deux mots sont peut-être excessifs, la théologie de Casel a été pour la théologie de l'eucharistie l'occasion d'un renouvellement.

1. M^{gr} Piolanti en révèle l'identité, p. 345, n. 2. Il s'agit du P. Y. de Montcheuil, S.J. Le lecteur français n'a pas oublié sa mort héroïque en juillet 1944.

Reprenant les formules classiques sur le sacrifice, oblation, communion, immolation, l'auteur passe en revue toute la théologie de l'eucharistie, depuis le 16^e siècle jusqu'à nos jours : il faut bien entendu écarter toute représentation imaginative, voire sanglante, qui veut à tout prix retrouver dans le sacrifice eucharistique une immolation, destruction, annihilation... Il faut s'en tenir à la doctrine de S. Thomas, qui tient très simplement que sur l'autel le Christ est immolé « in sacramento » (p. 461 ; cf. S. Th., III, q. 78, a. 3, ad 7).

Vient ensuite (pp. 499-520) tout un chapitre sur la concélébration qui « manifeste heureusement l'unité du sacerdoce » (II^e Conc. Vat., S.C. 57, § 1). Il est dû à un théologien allemand, R.M. Schmitz. Il vaut la peine de s'y arrêter quelque peu. Visiblement, l'auteur n'aime pas la concélébration : c'est son droit ! Mais il majore indûment les réserves que la Constitution Conciliaire et les décrets romains ultérieurs font à propos de cet usage renouvelé, réserves d'ordre pastoral (l'utilité des fidèles), et nullement théologiques. On ne peut assurément dire que le nouveau Code de 1983 (can. 902), qui reprend les termes du Concile, « recommande » la concélébration (cela n'est pas en question), mais il est inexact de dire qu'il la permet « avec des formules et dans un contexte assez limitatifs » (p. 518). En soulignant dans un texte officiel certains mots seulement, ne risque-t-on pas de fausser le sens de tout le texte ?

La question doctrinale sur l'unique sacrifice célébré par plusieurs concélébrants a été suffisamment élucidée par S. Thomas (III, q. 82, a. 2). Quant au problème de la multiplicité des messes dans une unique concélébration, les discussions apportées ici ne semblent pas l'éclairer beaucoup ; mais n'a-t-il pas été tranché par la pratique de l'Église, qui en matière sacramentelle est normative (cf. q. 82, a. 2, ad 2)² ?

Quant au bénéfice spirituel du prêtre, est-il permis à un prêtre âgé qui pendant quelque quarante ans a bien souvent célébré individuellement dans un oratoire solitaire, de dire quelle joie il a

2. Sur la « multiplication des messes », sur laquelle Schmitz insiste beaucoup, je remarque que le Code du Droit Canonique de 1983 recommande instamment la célébration fréquente, même quotidienne (Can. 904), mais que le Can. 905, § 1, rappelle qu'en dehors des cas prévus par le Droit, il n'est pas permis de célébrer plus d'une fois par jour.

à célébrer avec ses frères, dans l'expérience renouvelée de l'unique sacerdoce, dans l'unité de l'Église, corps « mystique » du Christ ?

Un chapitre suivant sur la participation des fidèles à l'eucharistie (pp. 521-545) dépasse heureusement le cas des fidèles immédiatement présents à la messe, pour rappeler que l'eucharistie est le sacrifice et le sacrement de toute l'Église. On aurait pu y insister davantage. Sauf erreur, je ne vois pas citée la formule maintenant classique, et au demeurant très augustinienne, du P. de Lubac : « L'Église fait l'Eucharistie, l'Eucharistie fait l'Église » !

Quelques pages plus haut M^{gr} Piolanti avait tenté un « Essai de synthèse » (pp. 483-497) en quelques formules lapidaires, qu'il me plaît de citer ici dans leur beau latin chrétien :

Crux ara mundi. — Memoriale mortis et resurrectionis. — Altare plenitudo Crucis. — Ecclesia consacramentalis Christo. — Ordo amoris. — Sacramentum unitatis, pignus aeternitatis.

Enfin, et seulement alors (III^e Partie), nous passons au « sacrement » proprement dit : le « signe » sensible ; — le ministre : ce ne peut être qu'un prêtre ordonné ; — la matière : le pain et le vin. Une simple note fait allusion à une question grave, qui commence à se poser dans les Églises d'Afrique ou d'Extrême-Orient (p. 570, n. 10) : dans ces régions peut-on dire, avec S. Thomas, que le pain et le vin sont « les aliments habituels de l'homme » (q. 74, a. 1) ?

Quant à la forme, M^{gr} Piolanti traite brièvement mais avec beaucoup de justesse une question qui a été embrouillée à plaisir par des dissensions entre Grecs et Latins, et dans une vraie méconnaissance du sens de la célébration liturgique. Il cite une page de Bossuet, lumineuse et pleine de bon sens, qui coupe court à toute discussion (p. 591). Il était utile aussi de rappeler que les Prières eucharistiques du Missel Romain ont fait heureusement place à l'invocation de l'Esprit Saint (p. 591, n. 94).

Les quelques pages du ch. III sur les *Effets de l'Eucharistie*, effet christologique, ecclésiologique, eschatologique, nous amènent au dernier chapitre de conclusion, *Eucharistie et Œcuménisme*, dû à M^{gr} Br. Gherardini. Il nous faut nous y arrêter un peu

avant de conclure cette recension, déjà trop longue peut-être ?

L'auteur ne traite en fait qu'un seul document, mais un document important, le rapport sur « Baptême, Eucharistie, Ministère », adopté par la Commission « Foi et Constitution » (*Faith and Order*) en son assemblée générale de Lima (janvier 1982). Très bien informé, il évoque les accords partiels survenus ces dernières années, rappelle les étapes par lesquelles est passée l'élaboration de ce rapport, et donne de celui-ci une analyse fraternellement objective³. Dans la discussion qui va suivre, il se limite au chapitre sur l'Eucharistie, qui nous intéresse plus directement ici. Il souligne avec joie les points de convergence, il souligne aussi (c'était là son propos) les divergences qui subsistent entre ce rapport et la doctrine catholique. Ainsi sur l'eucharistie comme *anamnèse*/sacrifice, sur l'unicité du sacrifice de la Croix, qui tendrait à minimiser la nature sacrificielle de l'eucharistie (p. 649), sur la transsubstantiation. Sans doute le rapport de Lima « confesse la présence réelle vivante, agissante du Christ dans l'eucharistie » (p. 35 de la traduction française), mais il garde sur la transsubstantiation, qui est pourtant un terme consacré par la Tradition et par l'autorité de l'Église (pp. 654-655), un silence qui étonne Br. Gherardini (pp. 654-655).

Ce dernier en vient enfin au « grave problème de l'«intercommunion» » (p. 655 ss), qui est peut-être, en fait, le problème le plus urgent pour la conscience chrétienne. Assurément, il ne faut « pas céder à «la pression émotive» » (p. 655), et ce n'est pas « par l'émotivité et de pieux désirs » (p. 655) que l'on résoudra ce douloureux problème, qui au demeurant engage d'autres, d'ordre proprement ecclésiologique ceux-là, la succession apostolique et la pleine communion avec l'Église romaine.

La *convergence* n'est pas encore un plein *consensus*. Et dans cette convergence même, que d'ambiguïtés qui ne sont pas encore résolues⁴. Mais la souffrance de tant de chrétiens qui ne peuvent partager le même pain et boire à la même coupe, à l'unique autel, ne peut que stimuler les théologiens à poursuivre

3. Cette analyse ne dispense pas de la lecture du rapport lui-même. Texte français établi par Max THURIAN. Le Centurion/Presses de Taizé, 1982.

4. Par exemple, p. 640 et n. 47, G. signale des contradictions dans des affirmations de J.J. von Allmen!

leurs recherches, dans une clarté, même brutale (p. 661), mais toujours fraternelle, et engager tous les chrétiens à prier et à se convertir, dans l'espérance !

*

Dans quelques pages de synthèse finale (pp. 621-630), pages ferventes, M^{gr} Piolanti résume toute sa pensée en montrant, par divers traits de lumière, que l'Eucharistie est la source et le sommet de la vie sacramentelle, que les autres sacrements sont ordonnés à elle comme elle-même est toute ordonnée au mystère de la Trinité comme à l'Incarnation et à la Passion du Christ ; elle est le centre lumineux de toute la pensée chrétienne !

Concluons à notre tour.

Au terme d'une étude attentive de ce grand livre, si richement documenté, mais parfois difficile à cause de cette richesse même, il faut avouer qu'on se sent quelquefois un peu perdu dans ces énumérations et discussions de tant de théories, de systèmes, d'hypothèses, d'erreurs successives, dont chacune mériterait une monographie spéciale, mais à travers lesquelles on ne voit pas toujours le fil conducteur. Un exposé d'ensemble, plus bref, du développement de la doctrine aurait été utile.

De même aussi les nombreuses et longues (trop longues ?) citations d'auteurs divers risquent d'alourdir et de ralentir le cours du développement.

Aussi est-on heureux de rencontrer en maints endroits des pages simples et claires de M^{gr} Piolanti lui-même, qui se montre toujours filialement fidèle à l'enseignement de l'Église, et rapporte, pour l'exposer clairement, la théologie de saint Thomas, « héraut et poète de l'eucharistie » (Pie XII). On lui est reconnaissant de mettre ainsi en ces pages austères de la ferveur et même de la poésie⁵ !

Pr P. Th. CAMELOT, o.p.

28 janvier 1984,

en la fête de Saint Thomas d'Aquin.

5. On regrette de trouver dans ce beau livre tant de fautes d'impression, même dans le texte italien, à plus forte raison dans les passages cités en français, dans les noms propres, et tant de fautes dans les mots grecs (les accents !).